# Quelque chose d'important

Stéphane Lafleur

# Sommaire

*Nouveau Projet 06*, automne—hiver 2014

## En couverture

**Stéphane Lafleur**
Stéphane Lafleur est à la fois réalisateur, monteur et auteur-compositeur-interprète au sein de la formation Avec pas d'casque. Il a réalisé trois longs métrages, *Continental—un film sans fusil*, *En terrains connus* et, plus récemment, *Tu dors Nicole*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes. Il signe «Quelque chose d'important», une nouvelle inédite, p. 113.

*Photo : Simon Duhamel*

## Ouverture


28 CORRESPONDANCES

32 LE MODE D'EMPLOI
**Sortir de nos cubicules pour être plus heureux au travail**
*Marie-Claude Élie-Morin*

35 ÉCONOMIE ENVIRONNEMENTALE
**Après le bac vert, le bac brun ?**
*Pierre-Olivier Pineau*

36 LE NOUVEL URBANISME
**QI urbain**
*Gabrielle Immarigeon*

38 LES LECTURES
**Evelyne de la Chenelière**

40 LA LETTRE DE L'ÉTRANGER
**L'horreur virale du nouveau siècle**
*Federico Barahona et Geneviève Lapointe*

44 HISTOIRE DES MOUVEMENTS SOCIAUX
**1929-1935 : des chômeurs en colère**
*Marc-André Cyr*

46 LIBRE ENTREPRISE
**Retourner au bois**
*Caroline R. Paquette*

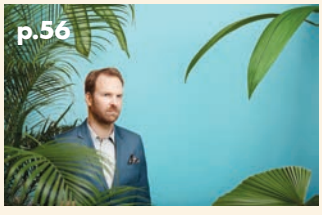
49 L'IDÉE À VOLER
**D'agriculteurs à innovateurs**
*Binh An Vu Van*

50 LA VISUALISATION DE DONNÉES
**Surveiller et punir : l'escalade sécuritaire au Canada**
*Philippe Hurteau*

52 EN PRINCIPES
**Margie Gillis**

# Récits, reportages et essais


Dossier
**Régénérescences**




**58** REPORTAGE
**Le *picker* est un animal marchand**
*Nicolas Charette*

**69** BÉDÉREPORTAGE
**La pointe des utopies**
*Rémy Bourdillon et Pierre-Yves Cezard*

**80** ESSAI LYRIQUE
**Plage Laval**
*Rafaële Germain*

**89** ESSAI
**Le passage au vide**
*Philippe Nassif*

**16** INTRO
**Régénérescences**
*Nicolas Langelier*

**102** LES GRANDS ESSAIS
**Lettres à un jeune poète**
*Rainer Maria Rilke*

**113** FICTION
**Quelque chose d'important**
*Stéphane Lafleur*

**123** POÉSIE
**Les tasses de café tiède**
*Sarah Berthiaume*


# Commentaire


**126** LITTÉRATURE
**Bret Easton Ellis : l'écrivain des générations Asperger**
*Catherine Mavrikakis*

**132** LITTÉRATURE
**Le parti pris du niaiseux**
*Laurence Côté-Fournier*

**139** NOUVELLES TECHNOLOGIES
**Enjeu de séduction**
*Étienne Mérineau*


# Varia


**11** MÉCÈNES ET PARTENAIRES FONDATEURS

**13** COURRIER

**22** DONATEURS

**146** COLLAGE

**162** DIX IDÉES

FICTION

# Quelque chose d'important

Stéphane Lafleur

*J'ai besoin qu'il m'arrive quelque chose d'important, mais de temporaire.* Cette pensée se dépose en lui alors qu'il observe la ville qui s'étend à l'horizon. La chambre est peut-être modeste, mais la vue ne l'est pas. La grande fenêtre permet d'avaler d'un seul coup d'œil une bonne partie de la métropole. Droit devant, on peut voir le pont qui s'étire d'une rive à l'autre, tandis que plus à l'ouest, on devine les avions qui s'élancent de l'aéroport pour aller se perdre dans le ciel. Mais lui n'ira nulle part aujourd'hui, et cette pensée qui vient tout juste de prendre forme ne le quittera pas non plus.

Cet après-midi, il est sorti de chez lui les mains vides et s'est rendu à pied dans cet hôtel du centre-ville. L'employée à la réception l'a accueilli poliment. Il a cherché dans son visage un sourcillement ou la trace d'un sourire complice au moment de décliner son adresse. Qui peut bien louer une chambre si près de chez lui, sinon quelqu'un venu consommer une liaison secrète ? Il aurait aimé que l'on puisse présumer ça de lui aussi. Mais l'employée s'est contentée de lui donner sa clé et de préciser le numéro de sa chambre, l'emplacement de l'ascenseur, celui de la salle d'entrainement, celui de la piscine chauffée, l'heure du déjeuner et celle du départ. Derrière son ton mécanique, il la sentait troublée par quelque chose d'autre. Quelque chose d'éloigné. Mais il sait qu'il ne faut jamais s'offusquer de l'humeur des gens qui occupent ce genre d'emploi. *On ne peut pas savoir*.

Ce n'est pas la première fois qu'il loue ainsi une chambre d'hôtel dans sa propre ville. Il aime l'idée de n'avoir absolument rien à faire ou à prévoir. Pas d'organisation. Pas de bagages. Pas de files d'attente. Pas de ceinture ni de souliers ni de clés à mettre dans un bac en plastique. Pas de petits repas mangés avec de très petits ustensiles. Pas de décalage horaire. Pas de concours de couchers de soleil. Pas non plus de culpabilité à rester à l'intérieur et à n'adresser la parole à personne et à ne pas se fabriquer des souvenirs pour plus tard. Juste du rien, en grande quantité.

Il a demandé une chambre avec une vue. Elle est là devant lui. L'heure de pointe est déjà passée et le centre-ville est calme. Quelques grues de construction dominent une partie du paysage. Plus loin derrière, une colonne de fumée noire s'élève vers le ciel. De son point de vue, il peut même évaluer avec assez de justesse sur quelle rue a lieu l'incendie. Il imagine les membres d'une famille sortis en panique, rassemblés sur le trottoir, au milieu des voisins curieux. Et pendant qu'ils sont là, impuissants devant les flammes qui détruisent tout ce qu'ils possèdent, le reste de la ville qui continue de s'agiter tranquillement autour, comme si de rien n'était.

C'est à ce moment seulement qu'il remarque une tache isolée sur le tapis, juste au pied du lit. Elle a à peine la grosseur d'une pièce de monnaie. Il se penche pour la voir de plus près. Il ne sait pas pourquoi, mais il sent le besoin de la toucher avec le bout de son doigt. Il constate que le tapis n'est pas sale, mais simplement humide. Il regarde autour. Il n'y a pas de climatiseur à proximité, ni de fuite au plafond. La femme de ménage a peut-être tenté de frotter cet endroit précis avec un quelconque détergent ? Difficile à dire. La tache lui rappelle quelque chose, mais il ne sait pas quoi exactement. Ce n'est pas tant sa forme que sa présence qui lui donne cette impression. Comme une anomalie.

Il passe l'heure suivante étendu dans le lit à regarder la télévision. Il fait le tour des chaines plusieurs fois, sans jamais s'attarder plus de quelques secondes à chacune. Il se réjouit de n'avoir rien de plus important à faire en ce moment. Le matelas est plus confortable que le sien et il regrette maintenant de ne pas avoir apporté quelque chose à boire. Il pourrait facilement demander qu'on monte une bouteille, mais il sait aussi que le sommeil viendra rapidement s'il ne sort pas bientôt des couvertures. La douce fatigue de n'avoir rien fait. Il serait dommage de s'endormir avant d'avoir profité pleinement de la chambre. Il envisage même la possibilité de se faire couler un bain. Peut-être plus tard.

L'envie lui prend d'appeler F. Ça devait bien faire un an qu'il avait rencontré F dans une fête, chez des amis communs. Il avait tout de suite apprécié son humour et son franc-parler, mais surtout son regard qui ne cherchait pas à être ailleurs qu'avec lui. C'est la qualité de ce regard qui lui revenait périodiquement. Pour la première fois depuis sa rupture avec A, il lui avait semblé pouvoir imaginer un futur avec quelqu'un. Il se sentait revivre. La soirée avait été agréable et ils s'étaient promis de remettre ça. Mais il avait vite compris qu'il y avait déjà quelqu'un d'autre autour de F et que les choses semblaient passablement compliquées. Ils s'étaient recroisés à quelques reprises depuis et il avait retrouvé chaque fois cette même sensation de bienêtre. Il avait souvent songé à la relation qu'ils auraient pu avoir dans d'autres circonstances. Penser à ce qui n'a pas existé est une activité à laquelle il consacre beaucoup trop de temps. Et pendant qu'il compose le numéro de F, il se demande ce qu'il va lui dire. Peut-être qu'il va l'inviter à venir prendre un verre avec lui. L'idée de passer la soirée avec F lui plait. Il sait qu'elle comprendra ce qu'il est venu faire là et qu'il n'y aura aucune ambigüité. Mais F ne répond pas.

Le bar de l'hôtel est presque désert. Quelques Américains discutent à une table et l'un d'eux rit particulièrement fort. Il s'installe seul au bar, parcourt le menu et commande un cocktail au nom familier, mais dont il a oublié le gout. Il repense aux sinistrés de l'incendie et se demande ce qu'il advient d'eux. Il se souvient que ses parents avaient déjà accueilli au milieu de la nuit un couple du voisinage dont la maison avait pris feu. C'était en automne et sa mère avait dû prêter des vêtements à la femme qui était arrivée complètement nue. Il la revoit assise à la table de leur cuisine, une couverture sur les épaules, trop petite pour cacher ses lourds seins et la pâle cicatrice de césarienne au bas de son ventre.

L'alcool est bon. Le barman se contente d'échanges protocolaires et n'essaie à aucun moment d'engager la conversation. Il apprécie cette délicatesse professionnelle. Il pense au lit et au

**Pour la première fois depuis sa rupture avec A, il lui avait semblé pouvoir imaginer un futur avec quelqu'un. Il se sentait revivre.**

sommeil réparateur qui l'attendent. Il songe à l'entretien que doit nécessiter autant de literie et à la quantité d'eau de Javel utilisée quotidiennement. En troisième année, l'enseignante leur avait présenté un film racontant la vie d'une championne de gymnastique qui avait tenté de mettre fin à ses jours en buvant, à même la cruche de plastique, une bonne rasade d'eau de Javel. On voyait ensuite la jeune athlète en pleines convulsions sur le prélart de sa cuisine avant qu'elle soit transportée à l'hôpital et sauvée de justesse. Il n'a rien retenu d'autre du film. Depuis, il a souvent imaginé sa propre main plongée dans le puissant liquide. Elle ressort chaque fois en lambeaux visqueux, grugée jusqu'aux os, dans un épais nuage de vapeurs toxiques.

Il repense ensuite à cette tache humide sur le tapis de sa chambre et se demande s'il devrait prévenir la direction. Il s'en veut de s'inquiéter pour quelque chose d'aussi anodin. Il cherche à retracer le chemin que sa pensée a pu emprunter pour revenir à cette tache. Il a remarqué qu'il lui arrive de plus en plus souvent d'entrer dans une pièce et de ne plus se rappeler ce qu'il est venu y faire. *L'esprit est une eau trouble*. Il commande un deuxième verre.

Combien de fois est-il venu ainsi, tout seul, passer la nuit dans des hôtels du centre-ville ? La première fois, c'était la veille d'un jour de l'an, peu de temps après sa rupture avec A. Pas envie de fêter. Pas envie d'expliquer à tout le monde. Pas envie de s'entendre répéter la même histoire. Il était descendu dans le bar de l'hôtel un peu avant le coup de minuit. L'endroit avait été décoré de guirlandes pour l'occasion. Des confettis et des flutes en carton étaient disposés sur les tables. Il s'était retrouvé au milieu de ces étrangers à essayer de comprendre ce qu'ils pouvaient bien faire si loin de chez eux. Il avait fini par se demander ce qu'il faisait là, lui-même. Il avait bu le verre de mousseux gracieusement offert et avait soudainement ressenti un grand vide. Puis, au moment du décompte, sans vraiment y penser, sa voix s'était jointe à celles de ces étrangers. Naturellement. Sans

effort. Un cri libérateur protégé par l'anonymat. Ce n'était pas un souhait, mais bien la promesse d'une année meilleure qu'il se faisait à lui-même.

Il redemande un autre verre. Il repense maintenant à F. Comment aurait-elle réagi à son appel ? Serait-elle venue le rejoindre ? Peut-être qu'ils auraient bu jusqu'à ce que le barman leur annonce poliment la fermeture. Peut-être qu'ils seraient remontés à sa chambre et auraient regardé la télévision en se moquant de certaines émissions. Peut-être qu'ils auraient fini par dormir ensemble, aidés par l'alcool. Peut-être même qu'elle l'aurait laissé l'embrasser, doucement. Peut-être aussi qu'elle aurait trouvé sa proposition déplacée. Peut-être aurait-elle vu là la manœuvre d'un homme désespéré. Peut-être aurait-elle eu raison. C'est sans doute une bonne chose qu'il n'ait pas réussi à la joindre, finalement. Il termine son verre et constate que les Américains ne sont plus là. Il en reprend un autre.

Au moment de quitter le bar, il apprécie l'état d'engourdissement qui a envahi son corps. L'ascenseur progresse lentement. Il mire son reflet déformé dans le panneau en laiton et esquisse un sourire, le même qu'il arbore chaque fois qu'une photo est prise. Un peu forcé. Le seul sourire qu'il connaisse. Il s'est déjà vu en plus mauvais état.

La nuit est tombée et la fenêtre de sa chambre est illuminée par la finale d'un feu d'artifice. Il s'assoit sur le coin du lit, épuisé. Des ombres multicolores dansent autour de lui. Chaque explosion vient s'enfoncer dans sa rétine comme un long doigt de lumière. Il constate que la tache est toujours visible sur le tapis. On dirait même qu'elle s'est élargie. Elle a maintenant la taille et la forme d'une bouche. Une bouche entrouverte qui murmure quelque chose. Le téléviseur est resté allumé pendant son absence et diffuse le bulletin d'information de fin de soirée. Il ne remarque pas qu'on y présente un reportage sur l'incendie de l'après-midi. On y voit un couple de personnes âgées, soudées l'une à l'autre, heureuses d'être encore en vie. Mais

lui regarde la tache. Il est convaincu qu'elle s'est déplacée de quelques centimètres vers le lit. À moins que ce ne soit le jeu de lumière créé par les feux qui donne cette impression.

Il éteint le téléviseur, ferme les rideaux, retire tous ses vêtements et se glisse sous les draps. Il retrouve avec un certain plaisir cette désorientation que l'on éprouve quand on ne dort pas chez soi. Il apprivoise chaque détail. Le bruit de la ventilation. Un rire provenant d'une autre chambre. Le son d'une douche mise en fonction. L'écho d'une porte qui se referme plus loin dans le couloir. Ses yeux s'habituent lentement à la noirceur. Un à un, les objets réapparaissent autour de lui. Il identifie quelques points de repère. Mais plus ses sens s'acclimatent à l'environnement ambiant et plus il est envahi par l'étrange impression de ne pas être seul dans la pièce. Il sent une présence. Il essaie de ralentir sa respiration pour mieux entendre. Il perçoit un faible souffle régulier. Il se concentre sur sa provenance. Le souffle est tout près de lui. Il comprend. Il sait que ce ne peut être autre chose que la tache au sol qui respire ainsi. Lentement. Au même rythme que lui. Elle s'approche.

---

**Stéphane Lafleur** est à la fois réalisateur, monteur et auteur-compositeur-interprète au sein de la formation Avec pas d'casque. Il a réalisé trois longs métrages, *Continental — un film sans fusil*, *En terrains connus* et, plus récemment, *Tu dors Nicole*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes.

L'auteur tient à remercier Samuel Archibald pour faveur obtenue.